

LA PRIÈRE : DÉLIVRANCE DE L'ESPRIT

Dans le désert d'Égypte, à l'époque où il était peuplé de saints ascètes, aussi fervents qu'hirsutes, l'un d'eux, Abba Agathon, disait : « *il n'y a rien de plus difficile que la prière, car il n'est point d'effort que les démons ne déploient pour interrompre ce moyen si puissant pour les désarmer.*¹ »

Ayant accepté l'invitation de vous parler de la prière, Monsieur le Cardinal, chers frères et sœurs, en cette basilique de Fourvière, j'ai immédiatement pensé à cette sentence d'Abba Agathon. Comme pour combattre la crainte de m'insérer dans la liste des grands orateurs qui sont intervenus durant ce triennat et d'affronter votre auditoire, j'ai pensé que si prier est la chose la plus difficile, parler de la prière le serait moins. Qui peut le plus peut le moins : ma vie étant vouée à la prière, je devrais bien arriver à vous en parler. C'était oublier une chose. Ce soir s'il s'agit, pour moi, de vous parler de la prière, il s'agit, pour vous, d'écouter parler de la prière. Pour ma part, j'arriverai à peu près à vous entretenir une heure sur le sujet. Mais quant à vous, l'exercice qui consiste à écouter pendant une heure un homme qui est plus fait pour prier que pour parler, me paraît bien plus difficile !

A l'époque d'Abba Agathon, on parlait beaucoup de prière, mais jamais longtemps. On posait une question courte, et on repartait méditer la réponse, souvent lapidaire, du sage. Le disciple en retenant les mots eux-mêmes se nourrissait tout autant du timbre de la voix du maître, de la flamme de son regard et de sa présence paisible, c'est-à-dire de tout ce qui exprimait sa foi. Je ne sais pas ce que répondrait notre « bon père » - c'est la signification des mots « Abba Agathon » - à la question : Êtes-vous certain qu'il soit plus difficile de prier une heure plutôt que d'écouter une causerie d'une heure sur la prière ?

Quant à vous, vous direz sans doute : « *tout dépend du prédicateur !* » et c'est bien là que semblait se situer mon problème. Le mien ! Mais ce soir il est devenu le vôtre ! Or, ce n'est pas vrai : tout ne dépend pas du prédicateur et c'est la raison pour laquelle j'ai accepté de venir faire cette conférence ! En effet quand on parle du prédicateur il faut préciser duquel il s'agit. Celui qui parle au dehors ou celui qui parle au-dedans. Le premier ne devrait avoir d'autre but que de rendre attentif au second. Et quel que soit celui-là, celui-ci est excellent puisque Celui qui vous parle au-dedans est l'Esprit Saint. Or nous y voilà : prier c'est vivre la relation à Celui qui nous habite, à Celui qui nous parle, à Celui qui nous aime ; à Celui qui nous habite en nous déclarant qu'Il nous aime.

Je tenterai donc de décrire avec un passage de S. Paul aux Romains la prière comme la délivrance de l'esprit. L'Esprit Saint libère notre esprit. Dans la prière, l'Esprit de Dieu transforme l'esprit de l'homme. Notre esprit avec un e minuscule, notre petit, et parfois minuscule esprit se sent libéré dans la prière par le grand Vent de l'Esprit, délivré, dilaté. Il exulte en Dieu. Cela signifie tout d'abord que notre prière est mystérieusement une action de Dieu.

La présence de Dieu ou l'idolâtrie

S. Paul écrit donc aux Romains (8, 26-27) : « *l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intervient pour nous par des gémissements inexprimables. Et Dieu, qui voit le fond des cœurs, connaît les intentions de l'Esprit : il sait qu'en intervenant pour les fidèles, l'Esprit veut ce que Dieu veut.* »

¹ Traduction libre tirée du martyrologe de l'abbaye d'Hauterive (21 octobre). Pour le texte grec voir : *Les Apophtegmes des Pères*, Sources chrétiennes n° 474, Cerf, Paris, 2003, p. 208.

Voilà donc ce qu'explique Paul de la prière. Si ce passage nous semble obscure, avouons tout d'abord qu'il y a quelque chose de rassurant à entendre un tel homme confesser qu'il ne sait pas prier comme il faut. « Dieu agit », cela peut sembler difficile à admettre et cependant c'est un fait que manifeste l'existence même de notre esprit. Comme nous allons le découvrir, notre esprit n'est en effet rien d'autre que cette partie de nous-mêmes qui le constate : Dieu agit, Dieu parle, Dieu habite mon être. Il n'en reste pas moins que, si l'homme spirituel sait bien que Dieu agit, il lui est bien ardu d'expliquer comment il agit. Ici, en tout cas, Paul affirme que dans la prière, c'est l'Esprit Saint qui intervient. Mais il ne vient pas pour nous expliquer comment faire, comment prier, et encore moins comment il intervient. Il vient intercéder pour nous. Cela pourrait paraître frustrant ! Dieu vient ; il intervient pour nous ; il vient nous rendre ajustés aux vues de Dieu. Mais il ne nous laisse aucun savoir-faire, aucun moyen de faire de notre expérience une sagesse particulière. Au lieu de venir et de nous montrer comment nous devons nous y prendre, au lieu de venir nous faire une fulgurante conférence sur la prière, au lieu de nous expliquer les gestes un à un, comme un bon professeur qui enseigne une technique particulière, Dieu intervient lui-même et réalise ce qu'il doit faire. Quand il s'agit pour nous de prier, Dieu est un peu comme un professeur de tennis prenant notre raquette et frappant la balle à notre place. Si la balle revient, nous voilà devant la même difficulté et nous n'avons pas d'autres moyens que de lui demander de reprendre encore une fois la raquette. L'Esprit Saint dans la prière, vient secourir notre faiblesse, mais non pas en nous rendant autonomes, non pas en faisant de nous des bons chrétiens qui sauraient prier comme il faut, tout seuls comme des grands qui n'auraient plus besoin d'avoir recours à Lui à chaque difficulté. Plus l'Esprit Saint intervient et moins nous devrions savoir nous y prendre seuls et plus nous avons besoin de lui. Plus il intervient et plus c'est lui-même que nous demandons, plus c'est Sa présence qui nous est indispensable. La prière ne sera jamais un savoir-faire explicable et transmissible comme une technique mise au point et vérifiée par des spécialistes. Elle demeurera comme l'expérience d'une pauvreté toujours plus consciente, toujours plus mendicante que seule la présence de l'Esprit pourra apaiser.

Le contraire serait absurde. Mais cette absurdité est monnaie courante. Nous cherchons la plupart du temps à prier de manière autonome, à prier sans risquer de vivre une relation vivante avec le Seigneur. Cette pratique se nomme l'idolâtrie. Le peuple dans le désert ne voyant pas revenir Moïse qui était sur le Sinaï et recevait la loi de Dieu, se fit faire une statue : un veau d'or (cf. Ex 32). Il voulait pouvoir prier comme il faut. L'adoration comme technique indépendante de la présence et de la volonté de Dieu est pratique, facile et très rassurante, mais cela n'est pas l'adoration « *en esprit et vérité* » que le Père attend comme Jésus l'a révélé à la Samaritaine (cf. Jn 4). Il faut être très vigilant et combattre cette tendance que nous avons tous. Tous, nous tentons d'utiliser les signes sacrés, les formules de prières, la Parole de Dieu et les sacrements eux-mêmes pour éviter la pauvreté de notre cœur. L'homme, du fait qu'il est pécheur, est radicalement un idolâtre. Vouloir devenir Dieu sans vivre en sa présence, voilà notre péché. « *Vous serez comme des dieux* » (Gn 3,5) - n'est-ce pas la promesse mensongère du serpent qu'Ève a préféré croire en Eden ? Nous ne pouvons prier sans affronter désormais notre tendance congénitale à l'idolâtrie. Voilà une manière d'expliquer la difficulté de la prière, et pourquoi elle est foncièrement un combat contre nos démons.

A mon sens donc la difficulté de la prière ne réside pas tant dans l'absence de Dieu que dans l'incontournable problème que nous pose sa présence. Oui, Dieu est présent partout, mais cette présence est insupportable à notre autosuffisance, elle n'est douce qu'à notre consentement à Sa volonté.

Non pas ma volonté !

Pour m'expliquer, je voudrais revenir sur cette manière de faire de Dieu. Souhaite-t-il toujours agir à notre place ? Désire-t-il faire comme si nous n'étions pas là ? C'est précisément le contraire :

jamais nous ne saurons combien brûlant est le désir du Seigneur de vivre en communion avec nous. Dieu agit non pour que nous n'ayons rien à faire, mais tout son agir vise notre propre action. « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* », explique Jésus aux apôtres (Jn 15,5). Dans toutes nos actions il s'agit donc non de combler un vide, de poser un acte que le Seigneur n'aurait pas posé, mais d'agir en sa présence. De le faire en sachant que nous sommes là pour manifester sa présence et son action. Cela n'est possible qu'à une condition : épouser pleinement sa volonté, entrer dans son dessein. Je ne peux agir en communion avec lui sans vouloir ce qu'il fait. Or c'est là que se situe la grande épreuve : vouloir ce que Dieu veut. Le grand défi de la prière n'est pas d'affronter l'absence de Dieu, mais d'entrer dans sa présence, c'est-à-dire de consentir à sa volonté ! « *Que ta volonté soit faite* », « *qu'il m'advienne selon ta parole* » dit la Vierge. « *Non pas ma volonté mais ta volonté* » dit Jésus en agonie.

« *Nous ne savons pas prier comme il faut* », dit Paul. En effet, même quand il nous est évident que notre relation au Dieu vivant ne peut s'exprimer autrement que par ce « *fiat* », il se peut que nous n'arrivions pas à le prononcer seuls. Il est même certain qu'arrivera le jour où il nous sera impossible de le prononcer seuls. Autrement dit, nous ne pouvons pas, seuls, entrer dans le dessein du Père. C'est d'ailleurs dans cet échec que le mystère de notre esprit se manifeste. Notre esprit se croit libre dans la mesure où il exerce son auto-détermination. Mais quand la réalité est trop dure, que l'horizon familial et immédiat de notre existence s'écroule, comment pouvons-nous y consentir ? Savoir que seul le « *fiat* » est l'attitude cohérente de la foi, cela ne suffit pas. L'être entier se soulève et dit « *non* », explicitement ou implicitement selon la psychologie de chacun. Ce passage appartient de fait à notre condition de créatures spirituelles. Notre foi seule reste impuissante à nous faire accepter la réalité de notre mort charnelle. Nous savons qu'il n'y a pas d'autre issue que d'entrer dans l'acceptation, mais celle-ci ne saurait être la nôtre. L'Esprit Saint, et seulement lui, peut nous faire entrer dans les vues de Dieu. « *Que ta volonté soit faite* ». Prier, c'est demander que la volonté de Dieu soit faite et seul l'Esprit Saint peut nous en donner la force.

Mais notre prière à nous qu'est-elle ? Bien souvent tout l'inverse ! Elle est une tentative de fuir la réalité dans un monde plus virtuel que spirituel, ou bien de demander à Dieu que les choses ne soient pas telles qu'elles sont, ou encore un lent et triste enlèvement de nos pensées. Le drame du salut est l'unique perspective que nous devons envisager pour parler comme il se doit de la prière. En dehors de cette perspective, la prière serait une sorte de hobby pour retraités, qui s'intercale facilement entre un bridge et la garde des petits-enfants. Hobby, avouons-le, bien peu captivant, durant lequel l'unique problème sera d'être attentif. L'attention dans la prière est toujours proportionnelle à l'intensité dramatique qui est en jeu dans notre relation à Dieu. L'expérience du drame humain s'ouvre en réalité sur le sommet de la prière chrétienne : « *que ta volonté soit faite* ». Si cela nous paraît étrange que le sommet de la prière corresponde à la terrible descente dans les profondeurs du désespoir, la raison en est simple : nous avons oublié que notre religion est un salut, que le Christ est le Sauveur, que sans lui rien ne saurait résister à l'impitoyable dégradation qui réduit notre existence en poussière. Nul n'y échappera, que ce soit rapidement, le temps d'un éclair, ou pendant une longue agonie, nul n'échappera au rendez-vous que Jésus nous a fixé au jardin des Oliviers.

Le jeudi saint, alors que Jésus devait affronter la conscience dramatique de sa fin prochaine il a demandé à Pierre, Jacques et Jean de le suivre à Gethsémani. S. Matthieu (26, 37-39) écrit : « *il commença à ressentir tristesse et angoisse. Alors il leur dit : " Mon âme est triste à en mourir, demeurez ici et veillez avec moi. " Etant allé un peu plus loin, il tomba face contre terre en faisant cette prière : " Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux. "* » Il aurait pu vivre cela caché, seul sur la montagne, comme il priait d'habitude. Or son dessein était clairement de nous rendre témoins de sa prière vécue dans une tristesse et une angoisse effrayantes. Non seulement il voulut nous la faire connaître, mais il souhaitait aussi que

nous y demeurions avec lui et que nous l'écoutions dire : « *non pas comme je veux, mais comme tu veux* ». C'est précisément cet acte qui le rend Sauveur. Si Jésus n'avait pas voulu entrer dans la volonté du Père, sa croix n'aurait fait qu'ajouter une horreur de plus à l'histoire tragique de l'humanité. Mais il a adhéré à la volonté du Père. Vivant toute la répugnance humaine face à son propre anéantissement, par sa prière, Jésus a épousé avec sa volonté humaine la volonté du Père. Le Père voulait nous sauver ainsi, par la prière humaine de Jésus. La communion de l'homme et de Dieu se trouve alors établie au point même où nous sentons que nous ne pouvons pas la vivre. Comme l'explique la lettre aux Hébreux, c'est précisément par cette prière faite « *avec une violente clameur et des larmes* », dans laquelle se manifeste toute son obéissance, que Jésus sauve le monde en ouvrant définitivement l'accès au Père (cf. Hb 5,7-9 et Hb 10,10).

Nulle vie de prière ne peut faire l'économie de cette expérience. Lorsque nous ne pouvons pas nous-mêmes adhérer, comme Jésus le fit, à ce qui nous semble inacceptable, nous pouvons malgré tout le suivre à Gethsémani pour le regarder dire « *oui* » pour nous. Il s'agit alors de confesser avant tout que ce « *non* », qui est le nôtre, Jésus le porte en lui et qu'il l'a transformé en un « *oui* » au Père. Autrement dit, il y a un acte que nous ne pouvons pas poser nous-mêmes sans avoir conscience que c'est Lui qui le pose, sans confesser que Lui seul peut le poser. Toute notre vie nous arrivons à croire que nous sommes capables seuls, de vivre, d'agir et même de prier. Nous sommes habitués à gérer notre vie en maître, c'est-à-dire dans l'illusion que nous pouvons vivre et agir sans lui en petit roi de notre univers, aussi réduit soit-il. Mais adhérer dans l'amour à la volonté du Père alors que nous avons conscience que nous avançons vers notre propre anéantissement, cela ne peut se vivre sans que Jésus le vive en nous. Voilà en quoi il est Sauveur : il transforme notre volonté. Il la libère en nous donnant à vivre sa propre confiance de Fils, pour nous laisser aller avec lui entre les mains du Père.

Vouloir ce que Dieu veut : voilà donc vers quoi tend la prière chrétienne, et cela signifie qu'elle ne peut être que participation à la prière du Christ lui-même. Dieu veut sauver l'humanité par notre prière unie à celle de Jésus. Par conséquent, n'allons surtout pas en conclure qu'il faille trop vite se résigner au mal qui habite notre monde. Prier, c'est épouser la volonté de Dieu et non pas baisser les bras. Nous ne pouvons pas plus consentir seuls au réel que tenter, seuls de le transformer. Autrement dit, face aux situations que le Seigneur ne veut pas, il fait naître en certaines personnes la force de les affronter pour déplacer des montagnes. Oui, même au comble du paradoxe quand il s'agit pour le priant d'affronter une volonté affichée de Dieu : Voyez Abraham devant Sodome, Moïse intercédant pour son peuple rebelle, ou encore Marie à Cana. C'est par une sorte de stratagème que le Seigneur veut manifester par ses priants le mystère de sa bonté. L'épreuve qu'il leur fait vivre alors ne vise qu'un but, faire naître en eux une prière très puissante, un désir très profond qui surgit en fait du Dieu-Sauveur lui-même. Dieu a besoin des priants, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui le supplient, non pour changer son avis, mais pour rendre manifeste son dessein éternel de miséricorde, des médiateurs qui révéleront sa bonté dans le peuple. L'Esprit Saint vient ouvrir notre volonté à un acte que notre esprit ne pouvait poser seul, et il vient l'ouvrir au plan divin du salut. Il vient libérer notre esprit étroit pour le faire entrer dans l'immense mystère de sa bonté.

Comment Maximilien Kolbe pria-t-il dans le bunker de la faim d'Auschwitz ? Demanda-t-il qu'une source jaillisse des murs de sa prison, qu'une nuée de cailles descende du plafond du cachot, que les gardiens deviennent compatissants ? Il voulut prendre la place d'un condamné et, à cette place, Dieu l'habita et lui donna la force d'être le signe de la bonté du Père aussi bien pour ceux qu'il assista dans la mort que pour ces gardiens qui ne purent oublier son regard. Kolbe donna place, en ce bunker infernal, à la bonté de Jésus sur la croix. Pour le dire autrement : il épousa le dessein de salut en laissant le Christ vivre en lui l'affreux sentiment de son abandon. Mais dans la conscience effroyable de son anéantissement qu'il avait accepté de vivre librement, S.

Maximilien n'était plus que : « *Père, pardonne-leur !* » Cet exemple montre combien la prière n'est pas fuite, mais force. Seul le priant arrive à croire et donc à manifester que même au milieu de l'enfer, le Christ est vainqueur par son amour. Pensez-vous qu'il y ait chose plus urgente à réaliser dans notre monde ?

Les gémissements de l'Esprit

Seule la prière peut percer le mystère de ce gémissement qui habite le cœur de tout homme et la création entière. Voilà en effet le fond véritable de la réalité : toute la création est comme l'écho d'un gémissement sans fin. « *Nous le savons bien, explique S. Paul (Rm 8,22), la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, nous crions en nous-mêmes notre souffrance ; nous avons commencé par recevoir le Saint-Esprit, mais nous attendons notre adoption et la délivrance de notre corps.* » Chacun de nous est traversé par ce murmure obscur qui parfois remonte en notre gorge. Combien nous avons du mal à croire que Jésus a sauvé le monde en assumant ce cri étouffé dans chacune de nos existences, qu'il s'est introduit à jamais dans notre humanité pour s'emparer de notre solitude, afin que nous ne tentions jamais plus de porter seuls notre souffrance ! « *Ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé* » dit le prophète Isaïe (53,4). Nulle souffrance ne peut plus avoir d'autre sujet désormais que le Christ lui-même. N'a-t-il pas dit qu'il était celui qui était affamé, assoiffé, rejeté, nu, malade ou prisonnier (cf. Mt 25) « *en chacun de ces petits qui sont les miens* » ? Il est celui qui souffre en chaque souffrance, la mienne tout autant que la vôtre. Il est celui qui gémit en tout gémissement. Le Concile Vatican II (LG 22) affirme ainsi que « *nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal.* »

La prière nous donne la force d'ouvrir les yeux sur cette souffrance, ce cri déchirant qui habite notre race, non avec l'ambition de l'éliminer, mais seulement pour l'écouter. Car ce gémissement, où qu'il soit, mendie une présence. Ce gémissement trahit le secret même de notre humanité faite à l'image de Dieu, toujours à la recherche de son modèle. Il révèle que notre esprit est désir de Dieu, soif de communion, attente d'un autre lui-même capable de l'accompagner dans sa souffrance. Ce n'est qu'en compagnie de l'Agneau de Dieu qui porte ma souffrance que je peux envisager d'approcher sans révolte celle des autres. Prier, c'est entrer peu à peu dans ces couches obscures de notre humanité où tous les destins s'entrecroisent et se nouent sur la Croix.

Vous ne vous appartenez pas !

Mais notre vie spirituelle ne s'arrête pas à ce gémissement, au contraire, elle n'y fait que commencer. C'est pour remonter victorieux que Jésus visite notre abîme. Une fois son ultime gémissement poussé et son esprit remis entre les mains du Père, Celui-ci l'a ressuscité et fait Seigneur, mettant un terme définitif au très mystérieux temps où son Corps fut sans vie. Le Christ en expirant sur la croix, avait payé, au prix de son sang, notre propre vie, et dans sa Résurrection il se réapproprie son bien, notre vie, pour l'exercer à son gré. Autrement dit, il ne nous a pas acquis comme un collectionneur achète ses timbres pour les ranger dans ses albums. Non, Jésus en ressuscitant nous a acquis pour vivre notre vie. Dorénavant le Christ en sa chair glorifiée est le Roi de l'Univers. « *Par le fait que [le Père] lui a tout soumis, il n'a rien laissé qui lui demeure insoumis* », dit la lettre aux Hébreux (2,8). Et elle poursuit : « *Actuellement, il est vrai, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis.* » En les envoyant baptiser les nations, Jésus dit à ses apôtres : « *Tout pouvoir m'a été donné* » (Mt 28,18). Le monde ne peut plus résister à la domination du Christ ressuscité, même s'il peut refuser de la lui reconnaître. Notre liberté peut nier ce fait. Notre liberté peut refuser au Christ sa royauté sur nous-mêmes et sur l'univers. Nous pouvons refuser le message de l'Évangile, c'est-à-dire que Dieu règne par Jésus son Christ qui est Seigneur, mais cela ne change rien au fait que notre existence lui appartienne. « *Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu ? Et que vous ne vous appartenez pas ? Vous avez*

été bel et bien achetés ! » dit S. Paul aux Corinthiens (1 Co 6, 19-20). Le nier, c'est refuser cet accès au mystère de notre propre souffrance, c'est refuser d'entrer en nous-mêmes au point où « *son sang purifie notre conscience de nos œuvres mortes* » (Hb 9,14). Le nier, c'est nous condamner à demeurer à la surface de nous-mêmes sans jamais nous reposer de cette culpabilité native et vivace qui pourtant commande sournoisement nos actes. « *Jusqu'où irez-vous dans l'insulte à ma gloire, l'amour du néant et la course au mensonge ?* » demande Dieu par le psalmiste (Ps 4,3).

Pour nous, chrétiens aux yeux desquels « *ont été dépeints les traits de Jésus Christ en croix,* » (Ga 3, 1), voilà en effet la véritable alternative : être possédé par le Christ ou bien par notre propre convoitise. Prier, c'est confesser notre possession par le Christ Seigneur. C'est par conséquent affronter les forces qui se rebellent contre la réalité de la royauté du Christ sur notre vie. Ces forces de mensonge, inquiètes de notre propre gloire, les pères du désert comme Abba Agathon les nommaient : les démons. Ne les sentez-vous pas ses démons gigotant et hurlant au scandale quand j'affirme que le Christ est Seigneur, et qu'il s'est acquis tout pouvoir au ciel et sur la terre, pouvoir sur votre existence-même ?

Un jour, à Hauterive, un hôte m'a résumé son expérience spirituelle en une image suggestive qui exprime ce qu'est l'esprit de l'homme. C'est comme s'il s'était réveillé un matin chez lui, me dit-il, en découvrant subitement cette évidence : sa maison, le lieu qu'il habitait depuis son enfance, qu'il connaissait parfaitement, qu'il avait repeint, aménagé, déménagé, transformé, agrandi... cette maison ne lui appartenait pas en fait et - comble de stupeur - son propriétaire véritable avait toujours été là, silencieux et discret. « *Que ce lieu est terrible !* » s'écria le patriarche Jacob à son réveil (Gn 28,17), « *c'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel !* » Voilà ce qu'est notre esprit, le lieu de Dieu, pure capacité d'accueil de son vrai propriétaire. Qu'il est difficile de se sentir soudain ainsi dépossédé de soi ! En effet, d'une certaine manière nous ne sommes pas simplement celui qui nous habite, celui qui nous possède. Nous ne sommes pas celui qui vit en nous. Nous ne sommes pas celui qui est notre vie, qui habite notre être. Nous ne sommes que l'enveloppe de nous-mêmes. Nous ne gérons que l'habit extérieur de notre existence. L'intérieur appartient à un autre ! Nous sommes possédés par un autre. Prier c'est commencer à nouer une relation avec le mystérieux occupant ! Selon S. Grégoire le Grand, son biographe, S. Benoît « *habitait avec lui-même, sous le regard du suprême témoin².* »

Être possédé par Dieu, cette expression a de quoi choquer nos oreilles sécularisées. C'est à dessein que je l'utilise. Serait-ce trop forcer le trait ? La vocation d'Israël consiste à appartenir à Dieu. C'est le sens de toute consécration baptismale ou religieuse. La sanctification ne signifie rien d'autre : « *Soyez-moi consacrés puisque moi, dit le Seigneur au livre du Lévitique (20,26), je suis saint, et je vous mettrai à part de tous ces peuples pour que vous soyez à moi.* » Le sens même du mot *dévotion*, actuellement si démodé, désigne précisément cette conscience d'appartenir à Dieu. Or, ~ n'en déplaît à nos démons ! ~, rien n'est plus reconfortant que la vraie dévotion, que de vivre en sachant que Dieu nous tient, qu'il nous tient et nous sert précieusement contre lui !

L'acquisition de l'Esprit

Une ultime question cependant demeure : si, par le Christ crucifié, Dieu nous possède sans que nous ne puissions plus rien y faire, qu'en est-il de notre liberté ? Elle consiste à entrer en relation avec Celui qui nous possède, à vivre en présence de l'Esprit Saint que le Christ en gloire souffle sur nous. L'Amour nous possède, mais cela ne lui suffit pas, il veut être possédé autant qu'il nous possède. L'Amour veut être aimé autant qu'il nous aime. Depuis la Pentecôte, le Christ répand à travers son Église cet Esprit vivifiant sans lequel nous resterions à jamais étrangers à Celui qui nous habite obscurément. Prier, c'est s'unir à cet Esprit qui nous possède, devenir « *un seul esprit*

²*Vie et Règle de S. Benoît*, Traduction : Mère Elisabeth de Solms, Téqui 1984, p. 59.

avec lui » (1 Co 6,17). Pour S. Séraphin de Sarov, cet ermite russe du 18^e siècle, le but de la vie chrétienne consiste « à acquérir l'Esprit Saint », et la prière en est le moyen. Acquérir Celui qui nous possède, cela paraît évidemment paradoxal. Que cela signifie-t-il ? S. Paul explique toujours dans ce passage de la Lettre aux Romains (8,15) : « Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. » L'Esprit Saint vient se joindre à nous, nous attester que nous sommes fils, nous rendre sensibles à ce Père qui attend d'être nommé, d'être invoqué, d'être aimé. Il vient nous faire entendre non plus l'attente de la création, mais l'attente du Créateur. L'Esprit Saint se joint à nous. Il s'approche délicatement de nous pour que nous osions prononcer tendrement le nom que Jésus seul a prononcé en invoquant le Dieu saint : Abba-Père. L'Esprit Saint nous fait entrer dans l'amour qui unit le Père et le Fils. Voilà comment Jésus veut exercer notre vie : il veut aimer son Père en nous ! Il ne nous a pas acquis pour nous collectionner, mais pour vivre en nous son amour filial.

Une image nous fera peut-être approcher de ce grand mystère. Au temps des juges et des rois en Israël, la manière dont l'Esprit de Dieu venait inspirer les prophètes est décrite ainsi : « L'Esprit du Seigneur fondit sur » Samson, sur Saül, sur David ou même sur Ezéchiel. C'est donc tel un aigle fondant sur sa proie que Dieu prenait possession de son prophète. Mais au temps de l'Alliance nouvelle et éternelle, c'est sous l'image d'une colombe que l'Esprit Saint nous advient. C'est comme si, en Christ, Dieu s'était adapté à la fragilité humaine, qu'il s'était habitué à notre humanité selon la belle expression de S. Irénée. En venant la colombe semble non plus fondre comme l'aigle mais délicatement chercher à poser ses pattes. C'est presque timidement qu'elle semble demander une place. Voilà maintenant comment Dieu veut nous rencontrer. Il cherche comme maladroitement à se reposer en notre cœur, en notre vie. Il est bien le possesseur de la maison, mais il attend avec une infinie délicatesse la rencontre, notre éveil, notre accueil. Il est chez lui en nous, mais il désire que notre esprit ne fasse plus qu'un avec lui. Il ne s'agit plus de se résigner à mourir, mais de consentir à aimer, d'aimer l'Amour qui nous possède. L'Amour-Dieu n'aura de cesse en effet d'arriver à cela, et lui ne pourra se résigner à ne pas être aimé. Alors il vient se faire l'amour même par lequel on va l'aimer.

C'est là l'ultime libération que produit la prière : nous découvrons que nous n'avions pas seulement soif d'être aimés, mais que notre soif d'amour était une soif d'aimer. Nous ne pouvions le découvrir seuls. Notre convoitise nous faisait croire que nous étions un puits sans fond de désirs multiples et ennemis entre eux, et que rien ne pourrait les apaiser. Petit à petit nos démons se sont transformés. Notre soif se révèle être une source qui veut jaillir de notre cœur pour abreuver en premier Dieu lui-même, l'assoiffé du Vendredi saint, et avec lui tous les hommes. Un autre moine d'Égypte, contemporain celui-là, Matta el Maskîne s'exprimait ainsi : « La prière est une manifestation d'amour, timide en ses débuts de sorte que l'homme n'arrive pas à l'exprimer par des paroles d'amour, mais plutôt par des paroles de regret, de repentir et de contrition. La maturité de la prière est le signe manifeste de la maturité de l'amour. L'homme ne trouve plus de difficulté à exprimer son amour par des paroles d'amour³. »

La prière est donc ultimement une relation très délicate entre deux aimants. Leur appartenance est maintenant mutuelle. La prière est un baiser où le souffle n'est plus possédé ni par l'un ni par l'autre. « Mon bien-aimé est à moi et moi à lui », s'exclame l'épouse du Cantique des cantiques, ce livre biblique si cher à nos Pères cisterciens qui ne cessaient d'y lire comment prier, comment vivre, comment aimer. Pour eux, cela était tout un : prier, vivre, aimer, c'était respirer le souffle de Dieu. La prière n'est pas une activité parmi d'autres, elle est cette douce obligation de notre nature spirituelle comme peut l'être une respiration large, incessante et paisible.

³Prière, Esprit Saint et Unité chrétienne, spiritualité orientale, n°48, Abbaye de Bellefontaine, 1990, p. 52.

Pardonnez-moi, chers amis, si rien de tout cela n'a pu vous éclairer ou ne vous aidera. Ce que ma parole ne peut faire, j'ai demandé à mes frères de l'obtenir par leur silence : nous prions pour vous !